

## NOUVELLES LETTRES D'ITALIE

---

A M. LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA

---

Vous me demandez de publier ici quelques notes inscrites à la hâte dans mon carnet durant une course rapide faite en septembre dernier au delà des Alpes. J'y allais, vous le savez, pour assister à la réunion de notre *Institut de droit international*, qui devait avoir lieu, cette année, à Turin. Je n'ai parcouru que le nord de l'Italie ; je ne me suis pas arrêté dans les villes, sauf à Turin. Je ne puis vous donner que quelques annotations économiques, des fragments d'auteurs que j'ai recueillis pour mes livres, des impressions souvent superficielles que j'inscris en passant ; mais vous le voulez : j'obéis.

A la fin d'août, après six semaines de jury d'examen, je m'échappe enfin, très énervé. Je puis disposer de quelques jours avant l'ouverture de notre session à Turin. Je compte les passer à la campagne, dans la Vénétie, chez mon bon ami Luzzatti, à Crespano-Veneto, et chez la comtesse Marcello, aux environs de Venise, sur la route d'Udine.

Pour ne point perdre de temps, je prends le train rapide, que nous appelons la « malle des Indes » et qui l'est devenu, en effet, depuis l'ouverture du Gothard. Je pars de Liège à cinq heures du soir ; demain matin, à six heures, je serai à Bâle, et le soir, vers sept heures, à Milan. C'est vraiment la baguette du magicien ou le manteau de Faust qui

vous transporte à travers l'espace, presque aussi vite que le vol des oiseaux voyageurs. Quelle chance ! La pluie, qui n'a cessé de tomber, presque sans interruption, tout l'été, a fait trêve. Un beau soleil couchant dore les paysages de l'Ourthe. Je salue, en passant, mes aimables amis et leur ravissant domaine du Rond-Chêne, près d'Esneux. Mais l'exploitation des carrières de pavés, tout le long des rives de la rivière, me met en méchante humeur. Ces beaux rochers, que j'ai dessinés autrefois et qui sont de si bonnes et de si vieilles connaissances, sont impitoyablement éventrés, et leurs entrailles déchiquetées gisent à leur pied en informes lits de pierrailles grisâtres. Ce manteau de verdure qui couvrait les hauteurs et qui descendait par les gorges jusqu'aux bords de l'eau, ces roches à pic, colorées de teintes variées par les mousses et les lichens, les chênes noueux accrochés par leurs robustes racines aux déclivités des schistes, les grès redressés, ornés par-ci par-là de petits sapins, tout ce régal des yeux a disparu. Carrière et carrière, pavés et pavés : c'est la désolation. Bientôt, quand le chemin de fer sera construit de Douxflamme à Trois-Ponts, l'Amblève, à son tour, sera ravagée ; triste, triste !

Ne pourrait-on au moins, comme on a fait aux États-Unis pour les *Big Trees*, les fameux Wellingtonias des Yosemites, et pour le parc du Yellow Stone River, mettre certains endroits très pittoresques sous la protection des lois ? N'y a-t-il donc point d'autres richesses pour un pays que du charbon et des pavés ? Les beautés naturelles de son territoire ne sont-elles pas pour une nation un trésor inestimable, qui, une fois perdu, ne peut plus se reconquérir, même au prix de l'or ?

Je me dis : Pourquoi faut-il tant de pavés ? Parce que les villes s'agrandissent sans cesse ? Pourquoi donc est-ce dans ces cubes de briques, au milieu de ces « sépulcres blanchis » que s'entasse une population sans cesse croissante ? Parce que c'est là, et non dans les campagnes, que se fixe le capital nouvellement formé, et aussi parce que c'est dans les villes qu'État et communes dépensent le plus. L'argent fait pousser

les hommes, comme l'engrais multiplie les champignons. Cela est-il un bien? Non. Il vaudrait mieux que l'accroissement de la population eût lieu dans les campagnes plutôt que dans les villes. La vie y est plus saine, l'espace ne manque pas, et l'agriculture est encore toujours la plus utile et la plus belle des industries. Ce raisonnement me met à l'aise pour maudire les carrières de pavés, qu'en bon économiste j'aurais dû admirer.

Tandis que nous traversons, après Marche, les vertes vallées du Luxembourg, où coule, sur les cailloux, l'eau transparente des ruisseaux, je pense à ce que me disait un de mes amis d'Angleterre, Somerset Beaumont, quand j'allais le voir dans son charmant cottage de Shere : « On nous menace de la concurrence des Américains; moi, je la bénis. Voyez ce que l'industrie a fait de notre île charmante et gaie, de la *merry England* d'autrefois. Elle infecte l'air de ses émanations, elle empoisonne les rivières de ses résidus, elle couvre nos campagnes de ses scories, elle noircit l'air et nos monuments de ses fumées, et, ce qui est pire que tout cela, elle emprisonne le tiers de notre population, loin du beau soleil, dans les ateliers sombres ou dans les ténèbres des mines. Les Américains désirent se charger de ces répugnants travaux; grand bien leur fasse! Qu'ils cultivent encore le blé pour nous. L'Angleterre redeviendra ce qu'elle était sous les Tudors, un grand parc vert, parsemé d'ormes et de chênes, où bœufs et moutons se promèneront dans des prairies sans limites. Il y aura moins d'hommes entassés dans nos noires cités, mais ceux qui resteront seront plus à l'aise. » A ces discours, inspirés par le fanatisme du libre-échange et l'amour du paysage champêtre, je haussais les épaules. Je commence à trouver que, dans son paradoxe, il y avait un grain de sagesse.

Je m'endors à partir d'Arlon; mais à Metz, je me réveille, et, à la lueur du gaz qui éclaire la gare, je vois le sous-chef et les employés allemands arpenter le terrain, le long du train, de leur pas élastique et cadencé. Il est une heure du matin. Leurs manchettes, sortant des larges manches de

leurs redingotes, ne font pas un pli et n'ont pas une tache. Ils se tiennent droits et tournent sur leurs talons d'une seule pièce, comme s'ils montaient la garde devant le palais de l'empereur Guillaume. Que ces instructeurs prussiens s'entendent à « astiquer » leurs hommes et, en comparaison, que nos soldats et nos gardes-train marchent lourdement, gauchement ! Heine se moquait de ces grenadiers poméraniens, raides « comme s'ils avaient avalé la canne dont on les bâtonnait ». L'idéal de l'humanité n'est pas précisément de faire irréprochablement l'école de peloton, mais, puisqu'il faut avoir une armée, qu'elle soit aussi bien exercée que possible et qu'elle enseigne au moins à bien marcher.

Le service militaire en Allemagne est, pour la nation, une école obligatoire où l'on apprend l'ordre et la gymnastique. C'est une certaine compensation. Me trouvant à Cologne, au festival de la Pentecôte, j'allais chaque matin nager dans le Rhin. A côté se trouvait l'école de natation de la garnison. Tout autour du bassin, des instructeurs tenaient une forte ligne à la main, et au bout de cette ligne, un milicien, dans la position d'une grenouille qui s'appête à plonger : « *Ein, zwei, drei*. Les bras en avant. Ramenez les bras et les jambes au corps. Extension des jambes, et vivement. *Ein, zwei, drei*. » Et tous à la fois ; c'était très drôle. Et voilà pourtant, me disais-je, comment toute une nation apprendra à nager. C'est de cette façon aussi que Platon et tous les Grecs entendaient le rôle de l'État : un instrument de perfectionnement pour les individus, esprit et corps.

Le matin, après Strasbourg, un charmant soleil — le bien venu, car il a été si rare ! — sort des brouillards argentés et éclaire les pentes vertes des Vosges et la grande plaine qui s'étend à leur base. La campagne, découpée en petites parcelles, est cultivée comme un jardin. On fait la récolte des tabacs. Le tabac, quelle bonne matière à impôt ! Ici encore, je constate le triomphe de la petite culture.

A Mulhouse, dans le compartiment où j'étais seul, monte un monsieur d'aspect respectable et élégant, et nous causons. Il habite Paris, mais il a conservé une usine importante en

Alsace, d'où il a émigré, après l'annexion à l'Allemagne. « Quand je retourne à Mulhouse, dit-il, et que je vais voir les amis que j'y ai conservés, la police me surveille. Je disais dernièrement à son chef : C'est bien inutile, nous ne conspirons pas, à quoi bon ? Le pays tout en entier conspire, c'est-à-dire qu'il est unanime à désirer le retour à la France. Dès lors, qu'avons-nous besoin d'exciter les esprits ? Nous les calmons plutôt, car nous ne voulons pas de provocations inutiles et périlleuses. L'amour de notre ancienne patrie nous ordonne le calme et la patience.

« Chaque fois que je retourne en Alsace, ajoute-t-il, j'y trouve le sentiment de répulsion contre l'Allemagne plus fort et plus décidé. Le temps ne l'affaiblit pas ; il le trempe. Oh ! que le gouvernement allemand a été maladroit ! Après l'annexion, j'ai eu bien peur, car il lui eût été si facile de ménager la transition. Au lieu de la force, il fallait employer la douceur. Ainsi, on a introduit la conscription, espérant germaniser les miliciens, qu'on envoie dans le reste de l'Allemagne. On obtient un résultat opposé à celui qu'on espérait. Peu de conscrits se laissent incorporer ; la plupart émigrent en France et y apportent la haine du joug étranger, qui les force à fuir leur sol natal. Ceux qui sont enrôlés reviennent, sachant peut-être un peu mieux l'allemand, mais nullement réconciliés avec la *deutsche Vaterland* ; car, certes, ce n'est pas le régime militaire, si exigeant, si dur, parfois si brutal, qui est fait pour inspirer l'amour de l'Allemagne. Si, au contraire, on avait complètement aboli la conscription, quel soulagement pour le peuple, et surtout pour le paysan ! Comment détester un gouvernement qui lui eût apporté ce grand bienfait ? Ajoutez à cela, comme conséquence, une diminution des impôts ; au lieu du Kulturkampf, le clergé réconcilié par toutes sortes de faveurs, alors qu'il n'en reçoit guère en France ; une pleine autonomie ; l'Alsace traitée comme un canton suisse ou ainsi que l'était Neuchâtel alors que la Prusse y exerçait un certain droit de suzeraineté. Par des mesures semblables, il me coûte de le dire, l'Alsace aurait pu être rattachée à l'Allemagne, après une ou deux géné-

rations, car, en réalité, l'Alsace est de sang germanique, et quand partout le sentiment de la race et l'identité du langage fusionnent de plus en plus les populations de même origine, pourquoi les Alsaciens auraient-ils fait exception? En outre, légitimistes et cléricaux, par haine de la république, se seraient accommodés d'une autocratie en bons termes avec Rome. Mais, grâce à Dieu, les Prussiens n'ont eu foi que dans la baguette du caporal. Il se sont fait exécuter. Je ne crains plus rien. Maintenant, nous pouvons attendre, fût-ce un siècle. *Patiens quia eternus*. L'opposition est invincible, éternelle. Strasbourg et Metz retourneront à la France. »

Je pense que mon interlocuteur avait raison. L'Allemagne a fait fausse route.

Le gouverneur, de Manteuffel, — un homme vraiment supérieur, — qui met des gants de velours sur des gantelets de fer, n'arrive-t-il pas à le comprendre? L'Autriche fait la même faute en Bosnie et en Herzégovine, où elle exaspère les populations en leur imposant aussi la conscription. Ce n'est point par cette politique de sergent instructeur qu'on parviendra à germaniser les Jougo-Slaves. On les pousse vers la Russie, dont on veut les éloigner.

Je me rappelle, à ce sujet, l'éloquent écrit que cet homme de bien, — dont M. Wilmotte a tracé récemment, ici même, le portrait, — M. A. de Gasparin, a publié après 1870. Il proposait de faire de l'Alsace un petit État neutre, comme la Belgique, le Luxembourg et la Suisse. Ainsi se serait trouvée constituée, entre les deux grandes puissances rivales, une sorte de barrière et de tampon placé sous la garantie collective de l'Europe. Grande garantie de paix, si l'Alsace eût été contente de son sort. Elle eût été la reproduction en grand de ce curieux territoire neutre de Moresnet, qui, situé entre la Belgique et la Prusse, n'appartient à personne. Ce petit district constitue, plus encore que le Val d'Andorre, un échantillon microscopique, mais parfait, du régime « an-archique » : ni gouvernement, ni armée, ni impôts.

Nous entrons à Bâle exactement aussi comme si la Suisse n'avait pas de frontières, ni gendarme, ni douanier. Pourquoi

n'en est-il pas ainsi partout? Les quelques menus objets que l'on introduit sans payer de droit rapportent-ils maintenant de quoi couvrir les frais que l'on fait ailleurs pour organiser la perception des taxes sur les effets des voyageurs? J'en doute beaucoup. Si le Zollverein de l'Europe centrale, rêvé par M. de Molinari, pouvait se constituer, quel progrès!

Après Bâle, les ravissements de l'économiste et du touriste commencent. Comme les campagnes de la Suisse sont plus charmantes que celles des régions voisines de la France, même de la riche Alsace! Les maisons, en forme de chalets, sont spacieuses et gracieuses, tout entourées de fleurs, qui ornent aussi les fenêtres. La grange est pleine de foin; une bonne provision de bois est en réserve pour l'hiver. Les vaches sont grasses et belles, les prairies bien fumées, bien arrosées, bien clôturées; pas un pouce de terrain n'est perdu. Les chemins sont très étroits, pour épargner le sol productif et pour faciliter l'entretien; mais ils sont soigneusement macadamisés; on n'y voit pas une ornière. Hommes et femmes sont bien vêtus. Des écoles, sortent en foule garçons et filles. L'instruction obligatoire est entrée dans les mœurs. Partout règne une large aisance. Le cultivateur, généralement propriétaire, n'est écorché ni par l'impôt, ni par la rente. La propriété répond au but qui l'a fait naître: elle garantit au travailleur la jouissance intégrale de son produit.

La Suisse a ce bonheur, chaque jour plus enviable, de n'être pas une grande puissance. Elle n'a pas à dépenser des centaines de millions pour avoir le droit de s'asseoir autour du tapis vert de la diplomatie européenne. Et penser que l'Italie officielle se réjouit de cette détestable et ruineuse dignité, et que l'Espagne y aspire!

Je ne vous parlerai pas de la traversée du Gothard. L. Hymans en a donné une description charmante. Le fait est que c'est une merveille. Le temps était splendide. Le soleil mettait la nature en fête, et il s'harmonisait à souhait avec la nature du paysage, car le matin il illuminait de ses clartés blanches les frais paysages et les neiges des Alpes, et le soir il dorait de ses chauds rayons les paysages ita-

liens. On voit défilér devant soi, en un demi-jour, les lacs les plus ravissants et l'une des plus pittoresques vallées de l'Europe. D'abord Zurich, puis Lucerne. Au delà, au sortir d'un long tunnel, la nappe d'un bleu glauque du lac de Zug. A Arth, le chemin de fer du Righi escalade la montagne. Le nôtre passe à travers les blocs énormes du Bergsturz, de Goldau. Au-dessus du petit lac d'Aegeri, les deux Mythen dressent dans le ciel bleu leur corne aiguë et dénudée. On passe près de la chapelle élevée en souvenir du combat de Morgarten. Après Brunnen, on est presque constamment en tunnel, sous la route de l'Axenstein ; mais, par des échappées on aperçoit la dernière partie du lac des Quatre-Cantons, qui, vue ainsi, comme à la lueur d'un éclair, me paraît plus charmante encore que de coutume.

Après Altdorf commencent les stupéfactions que vous cause l'art de l'ingénieur : le pont sur la gorge du Maderanerthal ; avant le Pfafen-Sprung, près de Wesen, la route qui longe le précipice au fond duquel bondit la Reuss à deux ou trois cents pieds de profondeur à pic ; les petits ponts sur les gorges d'où se précipitent des torrents, puis, enfin, les prodigieux lacets et les tunnels en spirale qui vous amènent à Göschenen. Le grand tunnel, le fameux *Traforo*, étonne beaucoup moins ; mais ce qui est étrange, c'est de se trouver subitement transporté à Airolo en face d'une nature et de mœurs toutes différentes, et de voir derrière soi l'ancienne route s'élevant péniblement vers le col, en se repliant vingt fois sur elle-même, comme un serpent qui grimpe sur un arbre.

Dans la gare d'Airolo, je remarque des wagons qui font prévoir la révolution économique qu'accomplira le chemin du Gothard.

Voici une voiture transportant du poisson d'Ostende à Milan, comme l'indique l'étiquette, et en voici une autre contenant des fruits du Midi, pour l'Allemagne. A côté est arrêté tout un train de charbon, de rails et de barres de fer, venant de la Westphalie. Sans métaphore, le tunnel est vraiment le trait d'union qui unit le Nord au Midi. Mais voyez



comme les hommes sont inconséquents et stupides : l'ingénieur perce les Alpes et, diminuant les frais de transport et, par conséquent, les prix, ouvre à l'Allemagne, à la Suisse et à l'Italie un marché réciproque. Mais les hommes d'État plantent un douanier de chaque côté des frontières et, augmentant les prix par des droits, détruisent en grande partie les bénéfices apportés par ces merveilles du travail humain.

Tandis que je chante tout bas un hosanna en l'honneur des ingénieurs qui ont conçu et exécuté cette prodigieuse voie : Colladon, l'aure, Maus, des pensées de derrière la tête m'assombrissent l'esprit. Vous avez dû remarquer, cher ami, que je me laisse envahir par un certain pessimisme. La fameuse religion du progrès éveille parfois en moi, je ne dis pas une négation, mais un doute. Je ne suis plus aussi absolument certain que l'humanité monte en spirale et qu'elle avance toujours, même quand elle paraît reculer, comme notre train, qui, même quand il revient en arrière, se rapproche cependant du but. Vico avec sa théorie des *corsi* et de *ricorsi*, n'aurait-il pas raison ? Quoique je fasse des phrases de Schopenhauer et de Hartmann, des vers de M<sup>me</sup> Aekerman se font jour dans ma mémoire comme ces mauvaises herbes qui reparaissent, malgré tout, dans un parterre où l'on ne veut cultiver que des fleurs douces et belles.

..... Jamais heure à ce point triste et morne  
Sous le soleil des cieux n'avait encore sonné ;  
Jamais l'homme, au milieu de l'univers, sans borne,  
Ne s'est senti plus seul, ni plus abandonné.

A propos du « Traforo », voici ce qui me revient à l'esprit : Lorsqu'après l'ouverture du tunnel du Mont-Cenis, toute l'Europe entonnait des hymnes en l'honneur de notre siècle, Veillot, dans *l'Univers*, écrivit à peu près ceci : Qu'est-ce que votre tunnel ? Un long trou noir qui vomira des colis de France en Italie, et d'Italie en France. Nous avons trop déjà et de la chose et du mot. — Un autre insurgé contre le dogme de l'âge d'or conquis par les triomphes de l'industrie, le positiviste Frederik Harrison, ce merveilleux écrivain chez qui la lecture assidue de Comte n'a pu étouffer les étin-

cellements de l'esprit et du style, disait récemment, dans un article de la *Fortnightly Review* : Le relevé de l'*Union postale universelle* nous apprend qu'elle a transporté je ne sais combien de centaines de millions d'imprimés et de lettres, et vous, hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, abrutis par le culte de la matière, vous vous pâmez d'admiration devant notre époque. Mais dites-moi, je vous prie, dans cette masse innombrable d'épîtres portée à tous les coins de l'univers, y en a-t-il une seule qui vaille une lettre de Voltaire ou de M<sup>me</sup> de Sévigné?

Et, en effet, en quoi consiste le vrai progrès? Dans l'accroissement de la force intellectuelle et de la perfection morale. Cette masse sans cesse plus grande de produits fabriqués et transportés assure-t-elle le progrès moral et intellectuel? Je n'entends partout qu'un cri : le niveau moral et intellectuel baisse. Nous avons plus de fripons et plus d'hétaïres, et moins de poètes, d'historiens et de philosophes.

Le fait est que la poste, les chemins de fer et les télégraphes, sans compter cette peste nouvelle, le téléphone, vous dévorent l'existence. Le travailleur intellectuel est accablé par les progrès matériels non moins que le travailleur manuel. Il a des relations avec le monde entier : chaque courrier apporte des monceaux de lettres, de livres et de journaux. Les congrès, les séances des académies, les commissions, les obsèques, les mariages vous obligent à passer une bonne partie de la vie en wagons; la correspondance en prend autant; les articles de journaux et de revue prennent ce qui reste. Sur chaque question, des monceaux de documents qu'il faut au moins parcourir. Il ne reste pas de temps pour méditer et composer avec quelque soin. On vit entièrement hors de soi. Cette concentration de la pensée qui a produit Socrate, Platon, Leibnitz ou Kant n'est plus possible. Le philosophe contemporain se dissipe sur les grands chemins. Hier, comme Spencer, il était en Italie, demain, il sera en Égypte; il fera un petit voyage de santé en Amérique ou aux Indes. Insensé, tu t'écoules, *effluis amens*, comme dit admirablement Perse.

Les savants se créent des spécialités, je le sais, et ainsi peuvent approfondir. Mais ne sont-ce pas les vues d'ensemble qui font l'homme vraiment grand ? Le naturaliste qui passe sa vie à disséquer des grenouilles n'est-il pas semblable à l'ouvrier de Lemontey qui passe la sienne à confectionner des têtes d'épingle ?

Pour nous consoler, répétons que les machines et la division du travail amélioreront le sort du plus grand nombre, quand leurs bienfaits s'étendront jusqu'à eux.

Après un nouveau tunnel en double hélice, c'est-à-dire faisant deux fois sur lui-même des tours de tire-bouchon, dans l'intérieur de la montagne, le chemin suit la vallée du Tessin, en pente douce, jusqu'à Bellinzona, où apparaît le lac Majeur.

On passe en tunnel sous le mont Cenere et on débouche sur le lac Lugano, qu'on longe et qu'on traverse sur un pont au pied du San Salvatore. Quel enchantement pour la vue que les rives de ce beau lac ! Que la vie doit être plus agréable ou moins triste que dans notre sombre climat ! Ce beau ciel, ces claires journées, ces belles eaux pures, d'une coloration presque toujours gaie, l'air plus léger ; pourquoi ne pas venir se fixer ici ?

La petite vallée que l'on suit entre le lac Majeur et le lac Lugano et, plus loin, celle de Chiasso, est aussi bien cultivée que celle de Liesthal ; mais la végétation est méridionale. Les premières pentes des collines sont couvertes de châtaigniers, dont les racines se tordent entre les pierres. Dans les champs, du maïs et du sarrasin en seconde récolte, ce qui élève la culture au niveau du jardinage, puisqu'elle augmente d'un tiers au moins l'étendue cultivée. Dans les prairies, où pousse l'herbe drue et forte d'un regain bien arrosé et bien fumé, des tas d'engrais sont déjà déposés et, pour en tirer parti, on y plante des melons et des pastèques qui étalent au loin leur tige rampante, leurs larges feuilles et leurs courges appétissantes. La vigne, chargée de grappes bleues, se suspend aux balcons des chalets. Les arbres des vergers ploient sous le poids de leurs fruits, pommes et poires.

Les cerisiers et les pruniers sont déjà dépouillés des leurs ; mais les figues violettes se montrent sous les feuilles découpées, aux clôtures des potagers remplis de légumes.

Quelle différence entre ces demeures rurales des petits cultivateurs et celles de nos plateaux de la Hesbaye et du Condroz, où les maisons sont sombres, laides, sans une plante grimpante, sans un arbre d'agrément, sans fleurs pour égayer leurs tons monotones ! Comme il serait facile à nos campagnards, avec un peu de soins, d'embellir leur habitation et de varier leur cuisine, sans dépenser plus, comme le font les Suisses, au nord et au sud des Alpes !

Il est vrai que ceux-là même qui représentent la civilisation n'y pensent pas chez nous. J'ai vu de tous côtés, dans nos campagnes, de nouvelles écoles construites par les communes et par les curés. J'en ai peu trouvé d'aspect attrayant. Elles sont ordinairement bâties avec soin, avec force pierres et briques, rarement avec goût et simplicité ; mais jamais on ne songe à en embellir les abords par de jolis arbustes, des plantes grimpantes et quelques fleurs, ainsi qu'on le fait presque toujours en Suisse. Le bâtiment est à front de rue, la cour entourée de murs et, pour récréer les yeux, rien que certains petits bâtiments indispensables, mais hideux et par la forme et par leur trop évidente destination. L'instituteur a parfois un petit potager ; il est utile, mais laid.

Comment se fait-il que nous soyons si complètement privés de ce sentiment esthétique qui fait comprendre tout ce que les constructions peuvent emprunter de charme aux plantes et aux arbres dont on peut les encadrer ? A voir nos écoles rurales, on dirait que nous sommes complètement insensibles aux beautés de la nature végétale. Les hommes étaient généralement ainsi, il y a cent ans. Voyez les anciennes résidences à la campagne ; elles avaient vue, d'un côté, sur la cour de la ferme, avec les bâtiments autour et au milieu, la mare au « purin » et le fumier ; de l'autre, sur un potager, sur des fossés d'eau croupissante ou sur des champs cultivés. Depuis la fin du siècle dernier, le « jardin anglais » a été introduit peu à peu partout. Le prince de

Ligne a écrit quelques pages charmantes sur les jardins et a appliqué ses idées à Belœil, qui est devenu un modèle que tout propriétaire d'un castel petit ou grand a voulu imiter. Depuis 1850, les squares avec plantations ornementales sont venus égayer nos villes. Le long des chemins de fer de l'Europe, les chefs de gare se créent de petits jardinets qui sont parfois charmants. En France, entre Bordeaux et les Pyrénées, j'en ai vu qui formaient de vrais jardins botaniques. Entre Séville et Cadix, les cactus étalaient leurs fleurs jaunes et roses et les aloès y élançaient leurs feuilles gigantesques et leurs orgueilleuses girandoles. N'est-ce pas dans les écoles qu'il faudrait répandre, par l'exemple, le goût des fleurs et des arbres, qui, entré dans l'esprit de nos campagnards, les pousserait à embellir aussi leurs habitations, comme les femmes le font déjà en cultivant à leurs fenêtres quelques plantes ornementales, des géraniums, des fuchsias ou des bégonias ? Y a-t-il rien de plus charmant que ces grands œillets qui, dans l'Engadine, égayaient les chalets, en bois foncé de mélèze et d'arole, de leurs fleurs d'un rouge rutilant, retombant en grappes des fenêtres et des balcons ? Si, au lieu de l'architecture prétentieuse et coûteuse généralement adoptée pour nos écoles de village, on avait pris le style *cottage* des Anglais et des Américains ou employé les briques à la flamande comme l'a fait à Gand l'architecte de la ville, M. Pauli, réunissant, à l'économie, l'élégance qui résulte des proportions et des lignes, on aurait pu acheter un peu plus de terrain pour y planter des arbres, des arbrisseaux et des fleurs, autour d'une pelouse verte, et répandre ainsi le sentiment de l'esthétique végétale.

Le train arrive à Côme à 6 heures. Je n'irai pas à Milan ce soir. Je désire revoir cette ravissante petite ville assise non-chalamment aux bords de son lac, le plus gracieux de ceux qu'on admire de ce côté des Alpes. Mais que vois-je ? Une fumée épaisse couvre toute la ville et voile même le lac. Je reconnais l'odieux charbon de la Saar, qui a failli nous étouffer dans le trajet du grand tunnel. Ceci est un attentat à la vie des voyageurs que je dénonce au monde civilisé. Je prie

toute personne tenant une plume dans un journal de se joindre à moi pour prêcher une croisade contre la Société du Saint-Gothard.

Depuis Fluelen jusqu'à Airolo, ou plutôt jusqu'après le tunnel à double hélice, il ne faudrait brûler qu'un charbon très pur et donnant peu de fumée. Celui que l'on emploie vomit d'épais tourbillons, dont les gaz sulfureux prennent à la gorge et coupent la respiration. Dans notre compartiment, une dame anglaise s'est évanouie, car c'est en vain qu'on ferme les glaces; l'abominable fumée pénètre et vous étouffe: Je demande qu'il se forme une société internationale de protection pour intenter des procès à la compagnie et pour réclamer l'intervention des États qui ont donné des subventions, l'Allemagne et l'Italie.

O belle cité, aux monuments de marbre blanc, ô Côme, qu'a-t-on fait de toi? Une ville industrielle du *Black Country*, comme Birmingham ou Manchester; de tous côtés, des hautes cheminées d'usine sortent de noires panaches de fumée, qui s'étendent au loin, ternissant, de leur reflet opaque, les eaux bleues du lac. Bientôt ton élégante cathédrale, aux tons dorés, chers aux peintres, sera maculée d'immondes traînées de suie, comme Saint-Paul de Londres. Les jeunes contadines, qui vivaient naguère au grand soleil, à l'ombre du mûrier, filant la fibre d'or des vers-à-soie, au sein de la famille, sont maintenant parquées dans des fabriques, comme des condamnées dans les prisons, exposées aux fermentations malsaines des agglomérations humaines. Les pages charmantes, où Jacini a dépeint la vie rurale sur les collines lombardes, me reviennent à la mémoire, et je regrette que ces usines soient venues la troubler ainsi.

Voilà l'effet du protectionnisme. Mon ami Luzzatti doit être content. L'Italie, du nord au midi, se fait industrielle. Aux environs de Naples aussi, grâce aux droits protecteurs, des fabriques de coton ont été érigées, et des femmes y reçoivent un franc pour douze ou quatorze heures de travail. N'étaient-elles pas bien plus heureuses quand elles étiraient le macaroni sur les toits plats des maisons, ou quand elles cueillaient

l'olive et les raisins, en face de cette mer azurée, dont l'aspect est un enchantement perpétuel. A quoi bon le travail? N'est-ce pas pour rendre le plus grand nombre de gens heureux et non pour accumuler le plus possible d'argent aux mains de quelques plutocrates. Laissez donc, gens fortunés du Midi, ces sales et tristes besognes à nous autres, peuples du Nord, où le climat est si sombre, que très souvent l'atelier ne fait pas regretter la nature extérieure.

Trêve à toutes ces bucoliques! me dira Luzzatti. L'âge d'or est passé. Les peuples modernes doivent s'élever par le travail et le capital. Soit, restons sur le terrain exclusivement économique. Avec quelles ressources avez-vous bâti et outillé vos fabriques? Avec du capital préexistant. Pourquoi ce capital s'est-il transformé en ces usines? Parce que vous lui avez assuré un profit exceptionnel, au moyen d'une taxe prélevée indirectement sur tous les consommateurs des fabricats protégés. Sans la protection, le capital préexistant aurait-il été jeté dans la mer? Nullement; il aurait cherché un autre emploi. N'en aurait-il pas trouvé en Italie, en dehors de l'industrie? Lisez les livres de Franchetti et de Sydney Sonnino, sur la situation de la Sicile et de l'Italie méridionale, ou les monographies que recueille une admirable enquête agraire (*Inchiesta agraria*), la plus complète qu'on ait jamais faite en aucun pays <sup>1</sup>, et vous verrez que tout est à faire, pour restituer à la moitié de l'Italie la fertilité dont elle jouissait dès la plus haute antiquité, quand la Grande-Grèce et la Sicile étaient les plus riches pays du monde.

Je n'ignore pas qu'il s'agit d'une œuvre qui demande du temps, car il faut reconstituer le pays lui-même, gâté par l'homme. L'intérieur de la Sicile et de l'Italie méridionale est composé de plaines nues, sans arbres, sans verdure, brûlées par le soleil, un désert produisant du blé, mais

<sup>1</sup> Chargé par les Sociétés agricoles de présenter au Congrès agricole international de Paris en 1878, un rapport sur la situation de notre agriculture, j'essayai de réunir quelques notices sur nos différentes régions, et les autres pays envoyèrent aussi des rapports. Mais qu'est cela auprès de l'œuvre considérable que publie le gouvernement italien?

affreux, sans la grandeur de celui de l'Afrique. Une année sur deux ou sur trois, on y récolte du froment par une culture sommaire et barbare. Les paysans vivent dans des bourgades, les propriétaires dans les villes. La terre est abandonnée par tous. Le paysan ne lui donne rien et en arrache tout ce qu'il peut, et le propriétaire fait de même à l'égard du paysan. La nation et les gens, tout est également dépouillé, écorché; partant tout est misérable. En dehors du temps des semailles et des moissons, pas de travail : d'où le salaire à un taux de famine et le brigandage comme ressource supplémentaire.

Les propriétaires du Midi à qui je parle d'habiter leurs domaines me répondent : Pour y être rôtis l'été, rançonnés par les brigands, vivre isolés et nous y ennuyer toujours, n'y ayant rien à faire, merci ! Nous préférons Naples ou Palerme, l'hiver, et Pontresina ou Saint-Maurice, l'été.

C'est juste. Il faut donc, avant tout, changer l'aspect du pays et le rendre habitable. A cet effet, il faut planter beaucoup : sur les hauteurs pour alimenter les ruisseaux, dans les plaines pour en enlever la monotonie et y apporter l'ombre et la fraîcheur. Que planter ? L'acacia le long des chemins et autour des champs, comme en Hongrie ; des châtaigniers sur les collines. Comment est-il possible que les populations manquent de subsistance quand elles peuvent multiplier à volonté un arbre qui leur donne en abondance, au bout de ses branches, un aliment délicieux, véritable friandise pour les gens du Nord, et quand on peut faire croître la vigne sur les terrains les plus maigres, parmi les rochers, les figuiers, et sur les pierrailles, comme on le voit à Capri, des cactus qui se couvrent de « figues d'Inde ». Un Français a créé un merveilleux jardin à Biskra, en plein Sahara. En vingt ou trente ans, si les riches propriétaires le voulaient, toutes ces régions pauvres et désolées de l'Italie méridionale redeviendraient cet Eden qu'il était au temps de la Grande-Grèce.

Comment un homme ou un pays peuvent-ils se procurer par le travail le plus de choses utiles, quand l'échange est



possible ? En se livrant à l'occupation pour laquelle ils ont le plus de disposition ou de ressources naturelles. L'Italie est-elle destinée par la nature à la grande industrie moderne ? Non ; car il lui manque les deux éléments de cette industrie : le fer et le charbon. Est-elle favorisée pour l'agriculture ? Oui ; car partout la terre généreuse, fécondée par le soleil, donnerait deux récoltes par an, si on lui amenait de l'eau. Tout hectare pourrait rapporter 100 francs net et valoir 3,000 francs. En Sicile, les parcs à mandarines nouvellement créés donnent cette dernière somme en revenu annuel. Ajoutez que l'échange des produits agricoles contre les produits manufacturés venant de l'étranger stimulerait singulièrement l'industrie de transport et par terre et par mer—ce dont la marine italienne, qui décline <sup>1</sup>, ne se plaindrait pas.

Telles étaient les idées qui traversaient mon esprit tandis que je me promenais, après dîner, à la nuit tombante, aux bords du lac. Que pouvaient bien faire les Cômôis pour passer agréablement leur soirée ? Deux musiques se faisaient entendre sur la place du port et la foule était grande pour les écouter. Devant les cafés, chaises et tables envahissaient une grande partie de la place. Hommes et femmes prenaient des rafraîchissements, en respirant l'air frais d'une admirable nuit. Dans les débits de vin et les petits restaurants, on voit, par les fenêtres ouvertes et en soulevant le rideau qui seul ferme la porte, maris et femmes soupant ensemble. Pas d'hommes ivres.

Je flâne à l'intérieur de la ville : voici la statue de Volta ; quelques jours plus tard, je trouve celle de Galvani à Bologne. N'est-il pas à noter que les deux formes d'électricité qui nous rendent le plus de service, en ce moment, portent le nom de deux Italiens ? L'arc « voltaïque » nous éclaire et le « galvanisme » transporte les dépêches par le télégraphe, et la parole par le téléphone.

<sup>1</sup> Voyez la grande enquête parlementaire dirigée par MM. F. Brioschi et P. Boselli : *Inchiesta parlamentare sulla marina mercantile*. Six volumes in-4°.

La petite place devant l'église, où j'ai entendu autrefois les régiments hongrois jouer leurs tchardas, est presque déserte. Cependant, sous les arcades massives de l'hôtel gothique du municipe, les enfants vont acheter des tranches de pastèque, rouges à l'intérieur, vertes au dehors. Très appétissantes, mais bien fades. « A la faible clarté qui tombe des étoiles », je distingue les fines sculptures qui ornent toutes les parois extérieures de la cathédrale. Elles sont infiniment mieux dessinées et mieux ciselées que celles de nos églises du Nord; mais elles sont prodiguées là où il n'en faudrait pas. Toutefois, ceci m'amène à considérer combien l'architecture chrétienne du moyen âge, comme celle de l'Égypte, répondait mieux au but de l'art que tous les monuments que nous élevons maintenant. Je vois ici des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament et des représentations des principaux dogmes. Les croyances religieuses étaient ainsi exposées, aux yeux de la foule, en des formes saisissantes, qui se gravaient dans l'esprit de l'enfant et même de l'ignorant, alors même qu'il ne savait pas lire. Ces monuments, comme on l'a dit, étaient des « livres de pierre ». Les nôtres sont des entassements de matériaux plus ou moins élégants, mais sans nulle signification. Voyez le Palais de justice de Bruxelles, dont nous sommes si fiers : il coûtera cinquante millions. Que dit-il à la pensée ? Rien, absolument rien. Pas un symbole qui indique sa destination ; pas un bas-relief, pas une ciselure qui nous apprenne que c'est le Temple de la Justice ; pas un souvenir historique. Ce monument, mais il est muet ; il n'a pas d'âme. Il a coûté beaucoup d'argent ; il représente le million, voilà tout. Le temple égyptien, les palais assyriens dont l'architecte s'est inspiré parlaient. Ils étaient des manifestations du verbe humain. Le glorieux édifice, qui élève au plus haut de notre capitale sa couronne souveraine, ne symbolise aucune idée. L'Europe en est là partout. On ne fait jamais mieux que lorsqu'on copie littéralement le moyen âge et la Grèce.

Cela étant, et puisque nous vivons dans un siècle « utilitaire », il ne faudrait faire que ce qui est utile : des con-

structions très simples et peu coûteuses, répondant à leur but. Elles seraient alors rationnelles, comme tout art doit l'être, d'après M. Émile Leclercq. Ce ne seraient pas les contribuables qui s'en plaindraient.

Dans l'hôtel Volta, je vois une grande affiche annonçant des régates sur le lac de Côme, avec des skiffs et des outriggers, exactement comme dans les courses anglaises. Il en est maintenant ainsi dans le monde entier. Bientôt on pensera, on s'habillera, on mangera et on s'amusera partout de la même façon. C'est une bonne chance pour l'humanité quand l'imitation généralise ce qui est utile, comme les exercices athlétiques, et non une mode absurde, comme celle des femmes qui parviennent à s'accumuler sur le corps vingt ou trente mètres de soie de trois ou quatre couleurs, ou une mode détestable, comme celle des jeux de hasard.

Au dîner on m'a servi des soles de Blankenberghe. Elles étaient fraîches, mais comme l'est le poisson conservé à la glace. C'est encore le chemin de fer qui nivelle tout et ôte à chaque région son originalité. Le poisson manque aux endroits où on le pêche et il a perdu une grande partie de ses qualités là où on le mange. Ceci me fait penser à un de mes amis qui se plaint de manger des petits pois en toute saison. Comme jadis ces primeurs faisaient plaisir, dit-il, quand elles arrivaient au printemps ! L'uniformité enlève le charme aux meilleures choses, — « toujours pâté d'anguilles, » — tandis que la nouveauté en double le ragout.

De Côme à Milan, belle vallée, au pied des collines, où s'étagent de temps à autre de grands villages. Ceux-ci sont toujours dominés par d'énormes bâtiments, anciens couvents et palais, comme on n'en voit pas même dans nos bourgades du Nord. Les Italiens ont hérité des Romains le goût de bâtir grand. Les terres sont bien arrosées, entrecoupées de prairies naturelles et de prairies artificielles, de trèfle et de luzerne. Le peuplier du Canada, planté en grande quantité dans les haies et aux bords des canaux, tend à prendre une forme fastigiée, comme le peuplier d'Italie. En ce moment, on rentre le maïs qui, ici, en première ou en seconde récolte, occupe les trois quarts du sol arable.

J'arrive à Milan vers six heures et je dois aller m'enquérir au journal la *Perseveranza* par où je puis arriver chez Luzzatti. Je sais qu'il est à Crespano-Veneto, quelque part au nord de Bassano; mais je n'ai trouvé Crespano ni dans mon horaire, ni sur mes cartes. Je prends le « tram » qui, pour 10 centimes, me conduit à la place du Dôme. J'ai trouvé partout, en Italie, sur les trams à chevaux, ce prix fixe de *due soldi* pour n'importe quel trajet. C'est bien entendu : les voitures sont toujours remplies. Quand il s'agit d'un besoin « extensible », le bon marché amène une progression rapidement croissante de consommateurs, parce qu'il s'adresse à une assise de la pyramide sociale dont la surface augmente étonnamment. Je me souviens d'un exemple curieux. Les petits bateaux à vapeur naviguant sur la Tamise, d'une extrémité à l'autre de Londres, avaient fixé d'abord le même prix que les omnibus : à cette époque, six pence. Ils n'avaient personne. On allait liquider, quand on eut l'idée absurde de ne plus demander qu'un penny, — dix centimes, — comme pour les lettres : même résultat que pour celles-ci. Il y eut foule et les petits steamers apportèrent un bon intérêt au capital. Ministres des finances, directeurs de chemins de fer, n'y a-t-il pas de conclusion à tirer de ces faits?

A la *Perseveranza*, je trouve un directeur très aimable et qui me paraît très clairvoyant en politique. La *Perseveranza* et l'*Opinione* sont les deux principaux organes du parti qu'on nomme ici modéré. Le mérite de ces deux journaux, c'est qu'ils contiennent beaucoup de « rédaction » et de bonne qualité; presque chaque jour un ou deux articles de fond, étudiés et soignés comme ceux des journaux anglais. Le directeur craint le résultat des élections à Milan. Républicains, socialistes et radicaux l'emporteront, me disait-il alors, et c'est ce qui est arrivé en effet. Les « avancés » ont fait triompher tous leurs candidats, sauf pour le siège réservé à la minorité.

Dans la plupart des grandes villes, le radicalisme extrême a la majorité. C'est un danger. Heureusement, l'Italie n'a pas

de grande capitale. Rome est trop peu peuplée pour être un centre révolutionnaire. Grâce à la malaria, si les violents veulent tenter un coup, ils devront agir en province. Ils ne pourront frapper à la tête, et ainsi ils seront probablement vaincus. Une insurrection locale n'a guère de chance. Il est bon pour un État d'être acéphale. Une énorme tête, comme Paris, est un danger permanent. Et cependant la plupart des souverains s'efforcent de le faire naître, en favorisant le développement de leur résidence.

On ne peut assez admirer la prévoyance des auteurs de la constitution américaine, qui ont placé la capitale de l'Union dans ce qui était alors à peine un village, et celles des États particuliers dans de petites villes.

Sur la place du Dôme, je jouis un moment du régal de couleurs que me donne le soleil. La cathédrale avec ses mille statues et ses flèches en marbre blanc s'enlève vivement sur le ciel d'un bleu intense. Sur les dalles blanches papillotent les costumes éclatants des femmes. C'est un *Fortuni*. On dirait ces aquarelles aux taches diaprées d'un tapis d'Orient, que font si bien les artistes italiens.

Me voilà rassuré. On a télégraphié à Luzzatti; il viendra me prendre à Vicence. De Milan à Vicence, c'est la plaine lombarde, admirablement cultivée, mais très uniforme. Dans les champs carrés, d'environ un hectare, des lignes d'arbres, mûriers et ormes, coupés en têtard, comme nos saules, pour que les vignes puissent y monter et s'y suspendre en guirlandes. En fait de culture, froment, maïs et plantes fourragères; de bons bâtiments de ferme, grands, mais pas très bien entretenus. La même terre produit ainsi du vin, de la soie par les mûriers, des céréales et du bois à brûler. Mais on commence à croire qu'il vaudrait mieux séparer ces différentes cultures, d'après le principe de la division du travail. Il est certain que les racines et l'ombre des arbres doivent nuire aux céréales et que le vin des vignes basses à la française serait beaucoup meilleur. Près de plusieurs gares, le long de la route, encore des cheminées qui fument. Des gares principales, partent des lignes de tramways à vapeur.

A Vicence, j'aurais voulu saluer le sénateur Lampertico, l'un des principaux économistes de l'Italie. Mais je retrouve Luzzatti. Nous devons dîner à la hâte et prendre le dernier train pour Bassano. Dans toute la Lombardie, Luzzatti jouit d'une popularité et d'une autorité extraordinaires. Tout le haut personnel de la gare le salue et l'accompagne. On nous réserve un coupé. Un premier Ministre ne serait pas traité avec autant de déférence. Cela fait honneur à l'homme et à ceux qui savent l'apprécier ; car ce qui le fait honorer ainsi, ce n'est ni la fortune, ni la naissance, mais les services qu'il rend à son pays, et surtout son dévouement aux intérêts du peuple.

Il est dix heures quand nous arrivons à Bassano. Nous montons en « calessine » découverte. La nuit est splendide : douce et lumineuse. J'entrevois une vallée remplie d'arbres et bordée de montagnes, déjà assez hautes, où les bergers entretiennent des feux. Vers minuit, nous sommes à Crespano. Je retrouve avec infiniment de plaisir M<sup>me</sup> Luzzatti et sa charmante famille. Et puis bonsoir jusqu'à demain, si ces propos interrompus ne font pas dire aux lecteurs : *Claudite jam ritos, pueri, sat prata biberunt.*

EMILE DE LAVELEYE.

